

Soldátová, Ladislava

[Fuchs, Catherine; Le Goffic, Pierre. Initiation aux problèmes des linguistiques contemporaines]

Études romanes de Brno. 1981, vol. 12, iss. 1, pp. 92-94

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/113173>

Access Date: 19. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

sans doute et peut-être. Seulement ainsi et de même sont suivis, en général, de l'ordre SV. L'auteur souligne que l'inversion est un phénomène vivant dans le français d'aujourd'hui. Si l'on envisage sa fréquence absolue, c'est après les adverbess modaux qu'elle est dans la principale la plus fréquente. Mais la fréquence relative de l'inversion est de nouveau la plus haute après les adverbes modaux. On trouve l'inversion également dans les propositions introduites par un adverbe ou par un complément circonstanciel de lieu. L'inversion est particulièrement fréquente dans la langue écrite. Certains types de l'inversion sont recherchés par les journalistes. B. Jonare conclut que, malgré l'importance de facteurs généraux, dans les contextes susceptibles d'avoir l'inversion, l'ordre des mots est, dans une large mesure, réglé par des facteurs grammaticaux. Surtout dans les constructions avec un sujet nominal dont le volume est pour l'emploi de l'inversion primordial.

Toutes les analyses de l'auteur sont basées sur le dépouillement d'un corpus qui représente différentes couches du français contemporain et permettent de se rendre compte à quel point B. Jonare est au fait des ouvrages en rapport avec le sujet traité. Dans ses constatations elle présente parallèlement les pourcentages de fréquence des inversions ainsi que des non-inversions, ce qui est très informatif et utile.

Zdeňka Stavinohová

Catherine Fuchs, Pierre Le Goffic: Initiation aux problèmes des linguistiques contemporaines, Paris, Hachette, 1977, 127 p.

«Le bruit qui est fait actuellement autour de la linguistique risque de faire oublier l'étendue de notre ignorance en matière de langage: savoir ce qu'est le langage nécessiterait que l'on connaisse les mécanismes par lesquels l'être humain produit ou décode un message en langue naturelle. Cela supposerait en particulier que l'on sache ce qui se passe dans le cerveau: tout y est affaire de cellules nerveuses, or le cerveau comporte des milliards de cellules dont le fonctionnement complexe échappe largement, à l'heure actuelle, à l'investigation scientifique.»

C'est par ces mots que deux linguistes connus, Catherine Fuchs et Pierre Le Goffic, commencent leur ouvrage consacré aux problèmes et aux progrès des linguistiques contemporaines. Les deux auteurs constatent que, pas plus que l'on ne sait ce qui se passe quand on parle, on ne sait comment on apprend à parler. On ne peut s'en tenir strictement ni à l'idée d'un conditionnement total par l'environnement (ce qui est le point de vue de Skinner) ni à un innéisme de structures qui seraient imprimées dans le cerveau de l'enfant (le point de vue de Chomsky). Les recherches les plus avancées à l'heure actuelle essaient de concilier un double point de vue: d'une part, celui d'une évolution dynamique par stades ayant chacun leur autonomie et leur cohérence, et d'autre part, celui d'un lien non mécaniste entre l'acquisition du langage et le développement cognitif, affectif (l'insertion sociale).

Le livre de Catherine Fuchs et Pierre Le Goffic est, par rapport aux nombreuses introductions à la linguistique existantes, beaucoup plus orienté vers les recherches récentes que ne le sont d'habitude les ouvrages de cette taille. Il se compose d'une introduction qui veut donner au lecteur une idée de la façon dont les auteurs envisagent l'histoire de la linguistique, et d'une série d'exposés, assez brefs, portant soit sur des auteurs (p. ex. de Saussure, Chomsky, Culicoli etc.), soit sur des domaines (phonologie, syntaxe etc.) suivant un ordre chronologique qui reflète les modifications et l'état du progrès de la problématique des études linguistiques. Chaque chapitre est suivi d'une courte bibliographie commentée.

La première partie intitulée «Quelques courants structuralistes» présente avant tout F. de Saussure comme «le père» de la linguistique: c'est grâce à lui que l'étude du langage aurait acquis le statut de la science. Les auteurs examinent de façon critique cette opinion en constatant que toute élaboration théorique de de Saussure repose sur sa définition de l'objet *langue* dont l'étude suppose un double rejet: celui de l'histoire et celui de la réalité objective. Ce double rejet a ouvert la voie à toute une série d'études systématiques et formelles des langues.

Sur le plan de la phonologie, les travaux de l'École de Prague sont considérés

comme l'héritage de la pensée saussurienne ainsi que la syntaxe fonctionnelle de Martinet l'est sur le plan de la grammaire, une syntaxe, qui dérive de la conception de la langue comme étude des formes. Outre ces descendances européennes du structuralisme, on constate l'existence de postulats théoriques et de procédés similaires à ceux de de Saussure chez les distributionnalistes américains. Plus récemment, on a assisté à un certain nombre de tentatives visant à intégrer la sémantique dans le champ d'étude des courants modernes de la linguistique et reprenant pour ce fait la démarche proposée par de Saussure pour la grammaire: c'est ainsi que, dans la grammaire générative, l'étude des signifiés est menée à l'aide de traits distinctifs (comme en phonologie), afin de décrire un système postulé universel de signifiés inhérent à la langue, où les unités s'opposent entre elles. Cette extension de la démarche saussurienne se trouve être, à l'heure actuelle, l'objet d'une contestation théorique, qui remet précisément en cause ce double rejet et vise à substituer aux dualités saussuriennes une autre problématique théorique, articulant le champ de la linguistique à des domaines comme l'histoire, la pratique sociale, etc. Cette nouvelle attitude se caractérise par le rejet de l'idée d'un code neutre (la langue) opposé à la liberté individuelle du locuteur (la parole).

Malgré ces remises en question les auteurs considèrent l'œuvre de de Saussure comme une étape importante dans l'histoire de la pensée linguistique, dans la mesure où il fut le premier à marquer la nécessité d'une réflexion théorique générale sur le langage en dépassant le niveau de la simple collection des faits partiels.

Le chapitre consacré à la phonologie explique les idées directrices de la phonologie qui ont été formulées pour la première fois vers 1930 dans les *Travaux du Cercle Linguistique de Prague*. En même temps il donne un aperçu sur le développement de la phonologie en essayant d'établir les limites de celle-ci. On constate que, si l'on essaie de faire le tour de l'ensemble des phénomènes phoniques du point de vue de leur nature (unités phoniques minimales, accent, intonation, tons, types de jonction entre unités) et de leur fonction (assurer les oppositions, permettre le groupement correct qui prévient une ambiguïté d'interprétation, mettre en relief), on est frappé d'une part par la difficulté qu'il y a à organiser tout ce domaine et d'autre part par la faible étendue du champ traité par la phonologie: c'est pour l'essentiel la seule fonction distinctive des phonèmes. Tout le reste est plus ou moins rejeté, la justification la plus fréquente de ce rejet étant que les phénomènes en question sont «marginiaux». Mais cette affirmation présentée comme une constatation d'évidence, reflète en fait toute une conception des langues comme des «instruments de communication» au sens le plus propre, c'est-à-dire réduits à assurer une «information» sur des réalités extralinguistiques.

On a coutume d'opposer le courant structuraliste (européen d'un côté, à la suite de de Saussure; américain de l'autre, avec les distributionnalistes) et celui de la grammaire générative (fondée par Chomsky). Dans la deuxième partie du livre intitulée «La grammaire générative et son évolution» les auteurs tentent de présenter, en la nuancant, cette opposition, en s'appuyant sur le premier livre publié par Chomsky *Structures syntactiques* (1959). Sans aller jusqu'à parler, comme certains, à propos de Chomsky, de «révolution linguistique», ils ne nient pas que l'entreprise de Chomsky marque une étape importante dans l'histoire de la pensée linguistique, par le souci «méta-théorique» de celui-ci de construire un modèle systématique rigoureux (c'est-à-dire opératoire) en termes formels (rendant ainsi possible la comparaison entre différents modèles). De ce point de vue, il est intéressant de noter le glissement terminologique par lequel Chomsky est amené à assimiler «grammaire», «théorie» et «langage».

Le modèle présenté par Chomsky dans son livre de 1965 (*Aspects of the Theory of Syntax*) a fourni un cadre dans lequel ont travaillé de nombreux linguistes, en particulier dans les universités des États-Unis. Leurs travaux les ont amenés à reformuler progressivement le modèle dans deux directions: l'une appelée «sémantique générative», dont le représentant principal est un disciple de Chomsky, G. Lakoff, et l'autre, défendue par Chomsky lui-même, appelée «sémantique interprétative» ou «théorie standard élargie».

La troisième partie du livre intitulée «Linguistique et activité de langage» jette un bref coup d'œil sur le modèle de Melčuk et Zolkovskij sur les problèmes de l'énonciation et sur le modèle de Culioli.

Melčuk et Zolkovskij cherchent à construire un modèle opératoire du langage.

Leur but proclamé semble aux auteurs plus ambitieux que celui de Chomsky: il ne s'agit pas seulement de trouver un procédé formel engendrant un langage dont les caractéristiques correspondent point par point à celles du langage humain; l'objectif est d'élaborer une simulation de l'activité de langage, qu'ils qualifient également de «maîtrise du langage».

Les publications de Culioli présentent toutes les deux caractéristiques communes qui illustrent la démarche de leur auteur: elles accordent une grande place aux réflexions théoriques et épistémologiques; elles visent à l'élaboration d'un modèle du langage défini dans son ensemble, tout en présentant des exemples d'analyses de phénomènes particuliers. C. Fuchs et P. Le Goffic y voient un double intérêt: premièrement, les mises en garde théoriques qui ont pour effet d'interroger le linguiste sur sa pratique théorique en lui faisant éviter certaines «tentations» (p. ex. formalisme); deuxièmement, les voies de recherches esquissées, qui ouvrent le champ de la linguistique (à la fois sur lui-même: en proposant une théorie de l'énonciation, et sur les disciplines voisines: en permettant une articulation de la linguistique avec d'autres problématiques théoriques). Ils n'essaient pas de donner dans leur livre une présentation complète de l'œuvre de Culioli, mais seulement de présenter quelques lignes directrices de sa démarche théorique.

Le livre de Catherine Fuchs et Pierre Le Goffic n'a aucune prétention d'exhaustivité. Pourtant il peut devenir une source de réflexion sur le langage et la description qu'essaient d'en donner les linguistes. En même temps il veut prouver que les divergences qui existent entre ceux-ci ne sont pas simplement de nature technique, mais traduisent des vues souvent profondément différentes sur la nature du langage et les rapports qui s'établissent par lui entre les hommes, la réalité sociale et le monde physique.

Ladislava Soldátová

Mats Forsgren: La place de l'adjectif épithète en français contemporain. Etude quantitative et sémantique, Uppsala 1978, p. 230.

La place de l'adjectif épithète est depuis longtemps discutée par les grammairiens et stylisticiens, tels que E. Lerch, E. Reiner, L. Tesnière, Le Bidois, M. L. Carlsson, J. Damourette, E. Pichon et A. Blinkenberg. Ce problème linguistique est traité aussi par Mats Forsgren dans son livre, où il a adopté les raisonnements et la terminologie de J. Damourette et E. Pichon.

Dans l'introduction à son étude, l'auteur signale qu'il ne prétend pas que la position d'une épithète donnée soit toujours dictée par des considérations dénotatives ou grammaticales; des fins stylistiques ou purement esthétiques peuvent tout aussi bien en être la cause. De même que L. Tesnière, M. Forsgren constate qu'il s'agit généralement d'une infraction intentionnelle à la norme, destinée à frapper l'auditeur ou le lecteur et à produire sur lui un effet de style archaïque ou poétique.

Le livre de M. Forsgren est divisé en deux parties. Dans la première partie, l'auteur consacre le premier chapitre au substantif, le deuxième au groupe substantif + adjectif épithète et le troisième à l'adjectif.

Le but de l'auteur, dans le premier chapitre «Le substantif», est de rendre compte des idées qui l'ont guidé dans l'analyse du substantif susceptible d'être déterminé par un adjectif épithète. La discussion comporte trois sous-titres: L'assiette du substantif, Les prédéterminants du substantif et Les substantifs «vides». Les deux premiers sous-titres ont trait à la présentation formelle et psychologique du substantif; le troisième traite le facteur lexématique avec la question des notions d'extension et de compréhension.

Le deuxième chapitre «Le groupe substantif + adjectif épithète» (Un problème de rapports logico-sémantiques) est le plus étendu de la première partie et aussi le plus intéressant. L'analyse du groupe se révèle fructueuse pour la discussion de l'ordre des mots. Pendant les longues discussions sur la place de l'adjectif épithète, on a essayé d'appliquer différents critères pour expliquer l'alternance d'ordre et pour décrire la nature logique du rapport entre les composants du groupe épithétique.